

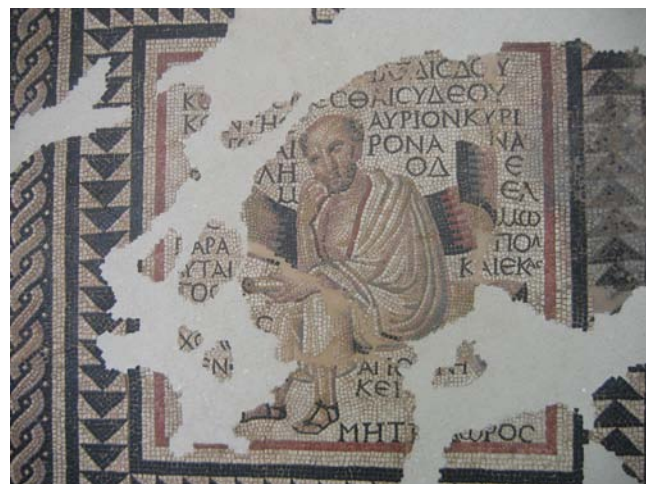
Ausone ou la dernière douceur de Rome

Hervé Dumez

Pour Magali

Le *grammaticus* (l'instituteur) prenait les enfants à cinq ans pour leur enseigner l'alphabet grec. On n'était pleinement romain, en effet, que si l'on parlait et écrivait dans cette langue. Quelques années plus tard, le maître leur lisait un texte à haute voix, généralement l'*Iliade* ou l'*Odyssée*, puis la leçon consistait à souligner la beauté des vers, la maîtrise du poète, mais aussi à évoquer les réactions des dieux, les relations entre les rois, les faits héroïques, ou à parler de la mer et de ses dangers. Tout était matière à commentaire. Plus tard, on découvrait l'*Énéide*, peut-être aussi un peu *Horace*. Racontant son enfance, Paulin de Pella se remémore ses années chez le grammairien : « *La durée de mon premier lustre [cinq ans] est à peine écoulée qu'on me force à apprendre la doctrine de Socrate, les récits guerriers d'Homère, et de m'instruire par la lecture des voyages d'Ulysse. Bientôt aussi on m'ordonne de passer aux livres de Virgile.* » À quinze ans, les élèves entraient en classe de rhétorique et souvent le *grammaticus* se transformait alors en rhéteur, continuant d'accompagner ses élèves dans leur croissance. Désormais, on demandait à l'adolescent de développer un thème proposé par le maître, parfois en vers. Les filles étaient admises et donc capables d'écrire de la poésie, aussi bien grecque que latine.

Le professeur de rhétorique était nommé par le sénat de la ville et les grandes cités se disputaient les vedettes d'un



Autun, Métrodore de Lampsaque le jeune, époque galloromaine

bout à l'autre de l'empire. L'empereur lui-même portait une attention particulière aux nominations et ajoutait une gratification. Les élèves, le plus souvent issus des familles patriciennes, payaient eux aussi. Dès lors, les professeurs célèbres s'enrichissaient rapidement et épousaient des filles de la meilleure société. En fin de carrière, il n'était pas rare qu'ils devinssent gouverneurs de province ou préfets du prétoire dans l'administration impériale.

1. On aime à le penser sur le site du château Ausone actuel, premier cru de Saint-Émilion, qui s'en réclame. Mais une recherche érudite de Pierre Grimal (1953), après une analyse fouillée des textes d'Ausone, le situe en réalité aux alentours de l'actuel Bourg-sur-Gironde.

Decimus Magnus Ausonius exerça durant trente ans le professorat, sans publier un livre, arrondissant son domaine, le Lucaniacum¹. Sa réputation était telle que l'empereur Valentinien l'appela sur le tard à Trèves, alors capitale de l'empire, comme précepteur de son fils Gratien destiné à lui succéder. Ausone fut nommé comte et anobli lorsque l'enfant entra en classe de rhétorique. Gratien, devenu empereur à son tour, le fit consul. Le titre ne signifiait plus rien politiquement depuis des siècles mais tout le monde prenait bien soin depuis Auguste de faire comme si les institutions de la république fonctionnaient toujours. Le consul continuait d'avoir droit à la chaise curule, aux faisceaux, à la toge écarlate – la trabée – et à donner son nom à l'année. Pour Ausone, ce fut l'an 379, et rien ne put lui être plus précieux et cher que ce titre rendu de pacotille mais lié à l'antique histoire de Rome. À Trèves, le professeur s'était mis à écrire, et il continua quand il fût revenu à Bordeaux, le nid de sa vieillesse (*nidus senectae*).

Tous les genres lui furent familiers, la versification la plus sophistiquée que la langue latine ait connue comme les épîtres, un résumé de la guerre de Troie à l'usage des élèves, ou les épigrammes. Les années qu'il vécut furent de paix et de bonheur. On se recevait entre patriciens dans les villas qui se jouxtaient sur les rives de la Gironde et de la Dordogne et qui pouvaient être de petites villes avec leurs élevages de bétail et de poissons, un amphithéâtre parfois, des bibliothèques, des jardins. On s'offrait un porcelet dodu ou une corbeille de fruits, que l'on accompagnait d'une épître décalquée de celles de Pline ou de Cicéron. On s'émerveillait des petits matins,

*Mane jam clarum reserat fenestras,
Jam strepit nidis vigilax hirundo.*

*Le matin clair déjà ouvre ses fenêtres,
Déjà dans son nid crie l'hirondelle matinale.*

comme du rythme des saisons,

*Mitiget Autumnus, quod matuerit Aestas
Et genialis hiems parta sibi dote fruatur.*

*Que l'automne adoucisse ce que l'été aura mûri,
Et que l'hiver jouisse de la part qui lui est octroyée.*

et l'on voyait arriver avec douceur la vieillesse, dans la paix.

*Obrepsit non intellecta senectus
Nec renovare potes qui periere, dies.*

*Sans se faire sentir, la vieillesse s'est glissée
Et tu ne peux rappeler les jours enfuis.*

Rien de bien profond ou d'original, mais toujours soigné et chez Ausone avec une touche personnelle.

*Ver erat et blando mordenti a frigore sensu
Spirabat croceo mane revecat dies
Strictior eoos praecesserat aura jugales
Aestiferum suadens anticipare diem.
Errabam riguis per quadrua compita in hortis
Maturo cupiens me vegetare die.*

*C'était le printemps et le jour soufflait sa caresse
Après le froid mordant de la nuit,
Une brise plus forte avait précédé les attelages de l'aurore,
Conseillant d'anticiper le jour porteur d'une chaleur brûlante.
J'errais parmi les carrés du jardin, désireux de me rafraîchir au jour
murissant.*

Aquitain transposé à Trèves, il apprécia les promenades, le soir, sur les rives de la Moselle.

*Quis color ille vadis, seras cum propulit umbras
Hesperus et viridi perfundit monte Mosellam.*

*Quelle couleur ont les eaux quand le soir projette des ombres tardives
Et répand la montagne verdoyante sur la Moselle.*

Il interrogeait les enfants assis au bord du fleuve avec leurs cannes, un petit bol rempli d'eau auprès d'eux contenant leurs petits trésors frétilants, comme avec les pêcheurs lorsqu'ils accostaient le matin et débarquaient leurs claies que les cuisiniers examinaient choisissant le meilleur pour le repas de leurs maîtres. Il s'amusa alors à évoquer les poissons qui peuplaient le fleuve : le meunier, plein d'arêtes ; la truite au dos pointillé d'étoiles pourpres ; l'ombre commun, léger et à la nage rapide ; le barbeau, à la savoureuse vieillesse ; le saumon à la chair colorée de rose, sa poitrine cuirassée d'écailles et son front lisse ; la lotte au dos cerclé de jaune et marqué de points noirs, dont la peau s'irise de reflets bleus ; la perche, délice des tables ; le *lucius* au nom latin, embusqué dans les trous noirs d'herbe et de vase ; les tanches vertes, régal du peuple ; les ablettes, première proie que les enfants apprennent à pêcher ; et cet être ambigu qui n'est pas encore saumon et déjà plus truite, la truite saumonée, pêchée à une taille intermédiaire entre les deux ; le goujon, long comme deux paumes de main mises l'une à côté de l'autre, mais sans les pouces ; ou le grand silure, dauphin d'eau douce.

Les épîtres se terminaient par des formules tendres, comme à son petit-fils : « *Vale, nepos dulcissime* » (Porte-toi bien, mon très doux enfant).

Les épigrammes étaient légères et souvent jouant sur les mots avec un peu trop de facilité, comme celle-ci sur une qu'il aima (*De puella quam amabat*).

Hanc volo quae non vult ; illam quae vult ego nolo.

Celle que je veux ne me veut pas ; celle qui me veut, moi je n'en veux pas.

Quelquefois gentiment méchantes, avec des connotations volontiers graveleuses.

*Rhetoris haec Rufi statua est : nil verius ; ipse est,
Ipse : adeo linguam non habet et cerebrum.
Et riget et surda est et non videt : haec sibi constant ;
Unum dissimile est : mollior ille fuit.*

*Cette statue est celle du rhéteur Rufus. Rien de plus vrai ; c'est lui,
C'est bien lui : elle n'a ni langue ni cervelle.
Elle est rigide, sourde et ne voit rien. Tout cela le compose.
Une seule différence pourtant : il était bien plus mou.*

Gratien étant peut-être le premier empereur sincèrement chrétien, on trouve aussi chez Ausone quelques prières. Mais les autres textes évoquent le panthéon romain, et un griphe sur le nombre trois cite la



*Stèle funéraire
gallo-romaine de la
petite fille au chat,
Bordeaux*

Trinité au même titre que les Parques ou les Furies. Fut-il chrétien, chrétien seulement le temps de son séjour à Trèves, ou un polythéiste à la mode latine, rajoutant le dieu des chrétiens aux autres divinités sans que cela lui posât de problème particulier ? En tant que magistrat, il participait tous les ans aux fêtes de Pâques, mais la présence officielle s'accompagna-t-elle jamais d'une participation personnelle ? Peut-être goûta-t-il seulement le feu dans la nuit de printemps, et les lumières scintillant parmi les chants. Nous ne le saurons jamais.

Étrange, de toute façon, était cette romanité. Le père d'Ausone parlait le grec, mais guère le latin. Son grand-père maternel était un mage et sorcier éduen, le plus ancien des peuples alliés à Rome mais qui, après avoir hésité, avait rejoint Vercingétorix lors du soulèvement des tribus gauloises. Rome n'a peut-être jamais été célébrée, ni si intensément vécue, que par ces Gaulois :

*Haec patria est: patrias sed Roma supervenit omnes.
Diligo Burdigalam, Romam colo ; civis in hac sum,
Consul in ambabus; cunae hic, ibi sella curulis.*

*Bordeaux est ma patrie, bien que Rome surpasse toutes les patries.
J'aime Bordeaux, à Rome je voue un culte. De celle-ci je suis citoyen ;
J'ai été consul dans les deux. Ici est mon berceau, là-bas ma chaise curule.*

À l'époque, c'est en Gaule que se maintint surtout la culture latine, et plus précisément en Aquitaine, de même que la Gaule fournit l'essentiel des légionnaires qui défendirent l'empire. Les Allobroges, Aquitains ou Éduens, tout en gardant leurs racines, se sentaient enfants de la louve. Et Rome alors, foyer toujours rayonnant de cette étonnante réussite, paraissait devoir durer toujours.

Prima urbes inter, divum domus, aurea Roma

Première entre toutes les villes, demeure des dieux, Rome, ville d'or.

Pourtant, tout avait commencé à changer. Déjà le montre la description même qu'Ausone fit de Bordeaux :

*Burdigala est natale solum ; clementia caeli
Mitis ubi et riguae larga indulgentia terrae,
Ver longum brumaeque novo cum sole tepentes
Aestifluque amnes, quorum juga vitea subter
Fervent aequoreos imitata fluenta meatus.*

*Quadrua murorum species, sic turribus altis
Ardua, ut aerias intrent fastigia nubes.*

*Bordeaux est mon sol natal ; le ciel y est doux et clément
Le sol, grâce aux pluies, bon et fertile,
Le printemps long, l'hiver attiédi par le retour du soleil ;
Les fleuves y ont un courant bouillonnant qui, le long des collines plantées de
vignes,
Imite le remous de la mer.
Ses remparts en forme de carré s'élèvent en des tours si hautes que leur faîte
perce les nuages du ciel.*

À l'apogée de la puissance romaine, les villes étaient largement ouvertes, agrémentées de thermes, de théâtres, de temples, de forums, faisant contraste avec les cités gauloises en forme d'*oppida*. Mais le Bordeaux d'alors n'était plus que le tiers du Bordeaux de cette grandeur oubliée, et une ville fortifiée de remparts construits avec les pierres des stèles funéraires, des thermes et des théâtres, qui n'avait plus pour seul monument intérieur qu'une grande fontaine de marbre. C'est que les premières invasions barbares avaient débuté aux II^e et III^e siècles. La frontière de l'empire, le *limes*, ne protégeait plus la Gaule. Désormais, chaque ville redevenait une place forte.

Dans un coin des remparts de Bordeaux avait été érigée une église. Et contre toutes les traditions romaines, elle était entourée d'un cimetière à l'intérieur de la cité. Un ancien légionnaire parvenu au grade de tribun militaire, appelé à commander les légions de l'empereur, Martin, bientôt saint, avait quitté l'uniforme et était en train de transformer toute la Gaule en terre chrétienne. L'un des plus opulents propriétaires d'Aquitaine, l'élève préféré d'Ausone, Paulin, ancien consul lui aussi, marqué par la lecture de l'évangile du jeune homme riche, fit don de toute sa fortune pour se retirer, en accord avec son épouse, à Nole, en Campanie, dont il devait devenir évêque. Et le cher petit-fils d'Ausone, Paulin de Pella, se convertit lui aussi. L'élite gauloise tout entière, autrefois acquise à Homère et Virgile, se christianisait peu à peu et quittait le service de l'empereur. Bientôt les classes de grammaire et de rhétorique seraient organisées par les écoles épiscopales. On n'y étudierait plus les poètes grecs ou latins mais les pères de l'Église.

Villes fortifiées, enseignement dispensé par l'Église et ses clercs, oubli du grec, en réalité le Moyen-Âge avait déjà commencé sans que l'élite gauloise romanisée n'en eût encore conscience, qui continuait sa vie suave de toujours dans ses villas. Quelques années après la mort d'Ausone, dont nous ne savons rien, les Wisigoths assiégeaient Bordeaux, venus sans doute par la route au long de laquelle se dressait sa stèle, avant qu'Alaric ne finît par prendre Rome. Sa vie se superposant quasi exactement à l'ultime période de la *pax romana*, Ausone dépassa probablement les quatre-vingt-dix ans, comme son père, et put pourtant échapper à l'effondrement de tout ce en quoi il avait cru, de tout ce pour quoi il avait vécu.

*Me sinite ignavas placidum traducere noctes,
Dum redeat roseo mihi Lucifer aureus ortu.*

*Laissez-moi passer tranquille de paresseuses nuits,
Jusqu'à ce que revienne, dans son lever rose, l'étoile d'or du matin* ■

Références

Ausone (1934) *Œuvres en vers et en prose. Tome premier*, Paris, Garnier.

Ausone (1934) *Œuvres en vers et en prose. Tome deuxième*, Paris, Garnier.

Grimal Pierre (1953) “Les villas d’Ausone”, *Revue des Études Anciennes*, vol. 55, n° 1-2, pp. 113-125;

Jullian Camille (1893) *Ausone et Bordeaux. Étude sur les derniers temps de la Gaule romaine*, Paris, Rouam/Bordeaux, Gounouilhou.